



Germanica

30 | 2002

Images de la jeunesse dans la littérature allemande au
XXe siècle

Les nouvelles souffrances du jeune W. de Ulrich Plenzdorf : négation contestataire et littérature

*Die neuen Leiden des jungen W. von Ulrich Plenzdorf : Literatur als
protestlerischer Negativismus*

Pierre Vaydat



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2158>

DOI : 10.4000/germanica.2158

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2002

Pagination : 91-99

ISBN : 9782913857070

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Pierre Vaydat, « *Les nouvelles souffrances du jeune W. de Ulrich Plenzdorf : négation contestataire et littérature* », *Germanica* [En ligne], 30 | 2002, mis en ligne le 16 juillet 2013, consulté le 06 octobre 2020.
URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2158> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2158>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Les nouvelles souffrances du jeune W. de Ulrich Plenzdorf : négation contestataire et littérature

*Die neuen Leiden des jungen W. von Ulrich Plenzdorf : Literatur als
protestlerischer Negativismus*

Pierre Vaydat

- 1 *Die neuen Leiden des jungen W.* est le dernier en date des avatars du werthérisme. C'est un livre dont on se rend compte immédiatement qu'il n'a nulle prétention d'égaliser en richesse et en densité le *Werther* de Goethe, malgré la similitude délibérée de l'intrigue et des personnages, puisqu'elle se révèle d'emblée parodique. *Les souffrances du jeune Werther* n'est pas, en effet, comme on sait, ce qu'en retiennent des lecteurs hâtifs ou peu avertis : une histoire d'amour doublée d'un roman bourgeois (ou anti-bourgeois) qui comporte certains aspects de critique sociale. *Werther* n'est pas non plus simplement une confession de Goethe, le récit un peu transposé d'un épisode sentimental douloureux. L'essence du « Werther », c'est d'être, comme l'on dit Gundolf, puis Korff, un « poème cosmique », métaphysique, traitant du rapport du sujet souffrant de son individuation au monde infini, du rapport de l'homme à l'Être. Rapport vécu avec une étrange intensité comme une expérience quotidienne de ces situations limite que l'homme ordinaire, ancré dans son prosaïsme par l'habitude, l'inertie mentale et la soumission au principe de réalité n'entrevoit qu'aux moments terribles, ou en de rares instants exceptionnels de son existence. Rapport ambivalent, source (d'abord) de suprême félicité, mais aussi, soudainement de souffrance intolérable lorsque viennent à s'abolir après l'échec de l'élan sentimental les moments où le sujet sensible était comblé par une Nature divinisée, et qu'il se mue en témoin du meurtre et de la désolation universels : il prend alors conscience de sa finitude et de sa déréliction. De cet aspect cosmique et métaphysique du werthérisme, rien ne subsiste dans le roman de Plenzdorf. Le modernisme agressif de ce texte est précisément de dresser le constat d'une civilisation culturellement appauvrie, dégradée, où le subjectivisme métaphysique et ses élans passent pour de l'extravagance pathologique, et où

l'individualisme, privé de l'ancienne communion avec le monde, devenu narcissique et profane, tend à se réduire à un anarchisme boudeur, grinçant, à l'assomption d'une marginalité comportant une part non négligeable d'artifice. La référence constante à la figure originelle de Werther a pour fonction, entre autres, de faire ressortir ce rapetissement de l'humain dans une civilisation de masses, coupée de sa tradition culturelle. Confrontation qui est d'ailleurs l'un des principaux ressorts du comique dans *Die neuen Leiden*, de même que les jugements esthétiques proférés par le protagoniste Wibeau. La langue des citations (qui sont uniquement pour Edgar Wibeau, dans un premier temps du moins, des moyens d'affirmer sa personnalité de contestataire, d'épater les conformistes, les marxistes ascétiques, répressifs, férus de didactisme, qui détiennent le pouvoir de l'autre côté du rideau de fer même à l'ère post-ulbrichtienne) n'est plus comprise par les destinataires. L'effet de perlocution tend vers zéro, parce que l'individu totalement intégré à la société de l'ère industrielle et technologique, fermée au transcendant, a perdu tout besoin de se rattacher au spirituel. Ce que nous suggérerait la réception des citations nous est confirmé lorsque nous comparons les personnages de l'un et l'autre roman : auprès de Werther et de Charlotte, Edgar et Charlie ne sont que des ébauches d'individualités, utilisant un langage sommaire, stéréotypé, qui dénonce l'atrophie de la vie intérieure. Les conformistes de la RDA ont blâmé dans le roman de Plenzdorf la rébellion d'Edgar, le caractère négateur de son comportement, qui est indiscutablement l'un des aspects les plus frappants de l'ouvrage, et celui qui lui a valu sa popularité auprès des jeunes de l'Allemagne communiste, dans la mesure où ils étaient intellectuellement réceptifs. Mais il est curieux de constater que les voix autorisées qui s'exprimaient au nom du Parti¹ ont négligé de dénoncer l'âpre pessimisme culturel du roman, qui est sans doute son seul aspect vraiment subversif, si l'on songe que les sociétés du défunt bloc de l'Est s'assignaient pour finalité, outre la suppression de l'aliénation économique, de faire accéder les masses laborieuses à la beauté et à la connaissance. (Edgar proclame avec insolence que « Händelssohn-Bacholdy » ne l'emballe pas).

- 2 La différence la plus marquée entre les deux œuvres apparaît au plan de leur problématique. Alors que le questionnement qui tenaille Werther est, pour reprendre l'expression de Korff, « le rapport problématique entre l'âme et le monde », la problématique existentielle d'Edgar Wibeau est uniquement celle qui résulte de son refus de s'insérer dans une société qui étouffe la pauvre spontanéité individuelle subsistant en lui (et qui trouve son expression symbolique dans l'indigent « Blue Jeans Song » où il célèbre son authenticité par l'atomisation du langage, par une destruction orgiaque des valeurs classicisantes prônées en RDA). Edgar n'est qu'un rebelle, tandis que Werther est hanté par le problème métaphysique des limites de la condition humaine, dont Korff a montré que sa manifestation dans la réalité empirique s'opérait pour l'âme sensible sous la forme de mortelles désillusions successives. Que ce soit en art, en amour, dans la vie sociale, Werther ne cesse de ressentir « die unendliche Subjektivität und die Endlichkeit alles Objektiven ». Chez Edgar Wibeau, nature fruste et sans aptitude à la réflexion philosophique, cette aspiration infinie n'existe pas. On trouve à sa place, simplement, une hostilité anarchisante à toute structure sociale (école professionnelle, service militaire, parti, brigade de travail), les seuls liens sociaux admis étant, comme l'a relevé Georges Favier², de nature communautaire : l'amour, l'amitié, le compagnonnage des « potes » (« Kumpels »). Si Edgar, malgré son manque d'intériorité, suscite en nous une sympathie immédiate, ou au moins, parfois, un

sourire complice, c'est dans la mesure où il se montre viscéralement hostile à tout discours autoritaire.

- 3 Cette différence de niveau – dont il ne faut pas oublier qu'elle est déterminée aussi par une différence d'âge, d'origine sociale et d'éducation – se reflète dans les projets existentiels des deux personnages, dans la manière dont ils envisagent leur accomplissement personnel. L'insatisfaction d'Edgar n'a de commun avec le mal de vivre de Werther que le rejet du conformisme social et l'inaptitude – que d'aucuns jugeront pathologique – à s'intégrer à la société. Le projet existentiel de Werther est de vivre et d'exprimer son subjectivisme cosmique. Celui d'Edgar, pour autant qu'on puisse ramener à un schéma unitaire la succession de ses velléités, n'est que le refus de s'assujettir au mode de vie d'une société qui exigeait de l'individu, plus directement et plus fermement que l'Occident capitaliste (qui opère plutôt par la corruption) l'acquiescement et la soumission à la norme de l'activité frénétique et morose. Notons à ce propos que Plenzdorf fait prononcer à Edgar une remarque trop faussement naïve, intrusion de la voix « auctoriale » :

Die Grenzen der Menschheit, unter dem machte es Old Werther nicht³.

- 4 Toutes les pensées, tous les désirs, toutes les aspirations de Werther portent la marque de l'amour cosmique. Son être aspire à transcender les limites contingentes de l'individuation, à se dilater par cette expansion psychique que la langue allemande nomme « Entgrenzung » jusqu'à l'identité du monde subjectif et du monde objectif dans la sensation extatique de l'infini. Il s'agit de sentir en soi la plénitude divine qui vous comble, de savoir la découvrir et la goûter dans tous les objets que présente l'existence, les plus grandioses comme les plus humbles. C'est évidemment dans le rapport à la Nature, dans le sentiment de la nature, que cette fusion de l'individualité avec la pulsation vitale du cosmos est la plus accessible. D'où les descriptions hymniques du printemps qui emplissent les premières lettres de Werther. Il est caractéristique que cette « Naturbeseelung », cette célébration de la nature comme entité psychique, soit absente, ainsi que le sentiment du divin, du livre de Plenzdorf. Edgar ignore absolument ce qui emplit le cœur de Werther durant ces quelques jours du mois de mai où s'opère en lui le renouveau vital : « l'harmonie merveilleuse de l'âme et du monde » (« der wunderbare Einklang von Seele und Welt », comme le dit Korff), produite par un acte créateur de la conscience réceptrice.
- 5 L'appauvrissement du rapport à la nature, qui est en fait un appauvrissement du rapport à l'Être, a son correspondant dans la réduction de l'amour à l'érotisme, telle que la pratique Wibeau dans son discours, tout au moins au début du livre. Il est vrai qu'après avoir évoqué en termes irrévérencieux la divinisation de Lotte par Werther, Edgar, en qui se produit sous l'action du discours werthérien une lente métamorphose intérieure inachevée, opère le grandissement d'une médiocre puéricultrice, qui serait bien incapable de citer Klopstock et prend le style de Werther pour celui de la Bible.
- 6 D'où la différence intentionnellement grotesque du ton. Le destin de Werther est une tragédie. Les aventures d'Edgar Wibeau ne sont que tragi-comiques, malgré quelques moments d'émotion, au cours desquels il pressent les vérités existentielles profondes que révèle la confession de Werther.
- 7 La parole de Werther sacralise continuellement le monde et l'existence individuelle. Werther aspire à l'absolu, à l'expérience de la totalité, c'est-à-dire, à ce que le langage de son siècle nomme le divin. Toute émotion est pour lui sanctifiée, le « cœur » étant l'organe d'une piété universelle et sécularisée. Cette « Weltfrömmigkeit » nourrit

l'emphase, le pathos qui caractérise le langage de l'« Empfindsamkeit », celui que parle l'homme du « désir essentiel » (G. Favier). Inversement, le discours d'Edgar Wibeau est une désacralisation continue, qui n'est d'ailleurs pas un projet, mais une attitude de sarcasme utilisant à des fins de provocation la fonction démythifiante du cliché argotique. La modernité qui s'incarne dans la figure de Wibeau se gausse de l'idéalisme bourgeois et de son désir d'absolu, avant d'en découvrir, mais trop tard, et trop brièvement pour pouvoir s'y régénérer, la vérité frémissante et la force expressive.

- 8 Mais il y a aussi « complicité » (Favier) entre Wibeau et le langage werthérien, complicité reflétant la connivence de l'auteur. Elle se traduit par une conversion graduelle, assez souvent réticente, d'Edgar à la perspective werthérienne sur l'amour et les relations sociales. Ce qui dès le début rapproche Wibeau de Werther, c'est évidemment l'anticonformisme, l'attitude railleuse et négative vis-à-vis de l'intégration à la société, corollaire de l'entrée dans l'âge adulte. Mais, comme le souligne G. Favier, cet anticonformisme, chez Wibeau, est plutôt formel et ne se manifeste chez lui qu'au plan du discours purement négateur, du refus de la socialisation. Néanmoins, l'instinct d'autonomie et d'accomplissement personnel est commun à Werther et à Wibeau dans la mesure où il inspire deux critiques similaires, non pas théorisantes, mais spontanées, viscérales, de la réalité humaine qui les entoure et de l'exigence d'insertion que la société formule vis-à-vis de l'individu. Ni Werther, ni Wibeau ne raisonnent en politiques. Ils ne contestent pas l'ordre établi au nom d'une utopie alternative défendable, d'un projet de société. S'il y a de l'utopie chez Werther, c'est la vision régressive d'une société patriarcale qui n'a jamais existé que sous la forme de fictions littéraires. Quant à Edgar Wibeau, il ne remet pas en question le régime communiste en soi (il n'a « rien contre »), mais il s'en prend à la façon lancinante dont il mobilise l'idéalisme, que ce soit dans le domaine de l'art (son cinéma est trop visiblement porteur de message) ou dans le monde du travail. Werther et Wibeau rejettent toute normativité. Les « règles » sont les indices du caractère autoritaire, oppressif, que prend l'exigence de socialisation. Werther la combat au nom de la destination métaphysique de l'homme. Wibeau, au niveau intellectuellement inférieur et coupé de toute spiritualité qui est le sien, se contente de lui opposer le principe de plaisir (cf. les remarques de G. Favier) pour marquer qu'il refuse d'assumer le rôle fonctionnel étrié que la société lui assigne.
- 9 Edgar Wibeau diffère tout autant, malgré la vénération qu'il affiche pour son auteur favori, Jerome D. Salinger, dont il imite en version germanisée l'emploi du colloquial américain vulgaire transmuté en littérarité, du protagoniste de *L'Attrape-cœurs* (*The Catcher in the Rye* (1951), traduit en 1962 par Heinrich Böll sous le titre *Der Fänger im Roggen*). L'expérience fondamentale de Holden Caulfield, adolescent fugueur parce qu'il est désemparé, est celle de la solitude morale, de l'impossibilité de tout dialogue. Errant plusieurs jours dans New York après avoir été mis pour la quatrième fois à la porte d'un établissement d'enseignement secondaire, le jeune Caulfield essaye désespérément de nouer un contact humain quelconque ; il cherche la voix et la présence de l'autre, le réconfort hypothétique qu'elle est censée procurer, au téléphone, dans des bars, des taxis, auprès des gardiens de musée, et même auprès d'une prostituée, ce qui lui vaut un fiasco psychologiquement désastreux. Il y a chez Holden Caulfield une conscience malheureuse dont le lecteur ressent le sourd et vain travail derrière la banalité paroxystique du langage : le sentiment que l'enfance est détruite, souillée par le passage à l'adolescence, et que le monde des adultes est repoussant d'ignominie et d'ineptie. Chez Wibeau, on ne retrouve rien de cette révélation de l'existence nue, de ce

désarroi radical, malgré des difficultés de communication et un refus de l'insertion qui expliquent son enthousiasme lorsqu'il s'identifie à « Salinger ». Au contraire : Wibeau simplifie à l'extrême le désarroi de celui qu'il s'obstine à appeler « Salinger » ; il le ramène uniquement à ses problèmes sexuels, l'invitant à venir les solutionner dans sa propre ville de Mittenberg en compagnie d'au moins deux Lolitas potentiellement qualifiées l'une et l'autre pour le tirer de son marasme. Avec Wibeau, on reste donc au niveau de l'esprit de jouissance, ce qui explique également qu'il n'émette aucune objection de principe à l'ordre communiste, mais veuille simplement y voir introduit quelques adoucissements dans le domaine de l'éducation et dans celui des rapports humains. En définitive, ce que Edgar Wibeau et Holden Caulfield ont en commun, c'est d'être perçus par le regard des gens normaux comme des sujets dont le comportement fait apparaître des manquements rédhitoires qu'ils arborent de surcroît d'une manière infantile, délibérément offusquante. Si culture il y a chez l'un et l'autre, au sens contemporain et latitudinaire acquis de nos jours par ce terme via l'ethnologie, c'est une culture nihiliste de dérision.

- 10 Une autre différence significative avec le « Werther » de Goethe apparaît au plan du discours introspectif. Werther, comme l'a souligné Thomas Mann, est un « Selbstanalyt » :

Er ist ein schmerzreicher Meister unbarmherziger Introspektion, Selbstbeobachtung, Selbstzergliederung, - das überfeinerte Endprodukt christlich-pietistischer Seelenkultur und Gemütsvertiefung⁴.

- 11 Wibeau, par une formule qu'il utilise de façon répétitive, tourne en dérision cette inlassable plongée dans l'intériorité : « Ich analysierte mich kurz », dit-il chaque fois, lorsqu'il raconte qu'il va prendre une décision. Contrairement à Werther, paralysé par un excès de vénération de l'être aimé, tant il incorpore celui-ci à son intériorité problématique, Wibeau est dominateur en amour et n'hésite pas à passer aux caresses les plus précises. Il éclate de rire lorsqu'il cite le passage où Werther, après avoir vu Charlotte, écrit : « Sie ist mir heilig ».
- 12 Ce qui a fait le succès du livre de Plenzdorf – par-delà son caractère provocateur plutôt que véritablement subversif –, c'est le ton gouailleur du monologue qu'Edgar est censé tenir depuis l'au-delà (de même que Holden Caulfield raconte son errance lamentable à la maison de santé où il a été placé provisoirement par sa famille). Il se livre en pratiquant l'agression verbale permanente à une démolition de l'idéalité qui sonne souvent juste parce qu'elle dénonce la rigidité névrotique d'une société coercitive et perfectionniste au lieu d'être émancipatrice : tel est le sens du passage où Wibeau raconte l'incident qui l'oppose au maître d'enseignement technique, lequel, pour asseoir son autorité, déclare que l'apprentissage ne sera terminé que lorsque ses pupilles sauront fabriquer une montre à partir d'une plaque d'acier. Il est vrai que Wibeau s'en prend avec un égal irrespect au texte goethéen, dont la langue lui paraît boursoufflée ; il conseille même à « Old Werther » de se mettre à l'école de « Salinger » ! Mais on ne saurait pour autant reprocher au jeune Edgar de méconnaître totalement le sublime du *Werther*. Son inculture et son manque de spiritualité font qu'il ne soupçonne pas la profondeur métaphysique du roman de Goethe. Il n'en reste pas moins sensible à l'affirmation de la subjectivité pure chez Werther, à une liberté essentielle qui assume, en faisant fi du jugement du monde et de ses convenances figées, toutes les revendications du « cœur », au risque – et finalement au prix – de l'exclusion sociale et de l'autodestruction. Cette vocation d'absolue liberté se manifeste dans la puissance envoûtante de la langue, et c'est pourquoi Wibeau, bien qu'il se soit gaussé au départ du

style de « Old Werther », finit par utiliser les citations non plus seulement pour méduser des interlocuteurs aussi éloignés que lui de l'ancienne culture humaniste, mais également à des fins plus nettement personnelles. Les citations, comme l'a fait remarquer Adelheid Schumann⁵, signalent les étapes décisives du processus de la découverte de son moi (« Selbstfindungsprozess »). Celui-ci n'aboutira pas, puisque Wibeau, à la différence de Werther qui s'immortalise par son suicide en martyr de l'« Empfindsamkeit », ne saura pas surmonter le stade de la révolte et de l'insatisfaction adolescente, caractérisé par une hypertrophie caricaturale et inquiétante en même temps du subjectivisme.

- 13 Pourtant, contrairement à ce qui se passe pour Holden Caulfield, Edgar finit par rencontrer quelqu'un qui le comprend : Zarembo, le communiste véritable, ancien combattant de la guerre d'Espagne, travailleur volontaire à la brigade bien qu'ayant dépassé depuis longtemps l'âge de la retraite, est aussi le seul qui ne soit pas décontenancé par les sentences du langage werthérien que Wibeau projette dans le milieu ambiant par défi, sortes de banderoles déployées par un manifestant solitaire. Zarembo est à l'évidence une figure de la totalité, et il reste à ce titre un jeune d'honneur, le porteur non-fonctionnarisé de l'illusion lyrique (encore capable, de plus, d'avoir à près de 70 ans une vie sexuelle gratifiante). Figure sommaire, certes, trop construite, à l'origine de laquelle on subodore le « héros positif » dont la présence dans une œuvre répond aux consignes du « réalisme socialiste ». Toujours est-il que ce personnage échappe à la dérision englobante et apporte la preuve qu'il subsiste chez Wibeau une capacité de sacralisation. Il identifie en Zarembo, malgré son âge avancé, la génialité intacte qui est l'apanage de la jeunesse : Zarembo se voit reconnaître par Edgar le droit de porter des jeans.
- 14 Chez Wibeau, la découverte du moi avorte. L'authenticité qu'il revendique (« Mein grösstes Vorbild ist Edgar Wibeau »), sa recherche de lui-même et de la vraie vie n'aboutissent qu'à une révolte pubertaire se traduisant par l'adhésion passionnée aux poncifs subculturels occidentaux prisés, à l'époque révolue des années 70, par la jeunesse des pays de l'Est, destinataire de ses réminiscences d'outre-tombe, et qui se constitue en communauté communicationnelle par l'adhésion à la littérature et à la musique populaires des USA. La génialité dont Wibeau s'affuble est factice. Werther, sans parvenir à être un créateur, a une personnalité suffisamment forte et originale pour opposer à la plate rationalité du XVIII^e siècle déclinant un questionnement abyssal. Edgar Wibeau oppose à la rationalité subalterne apparemment triomphante de la société technologique et technocratique (qui n'est d'ailleurs pas un trait distinctif des seuls pays communistes) un narcissisme hédoniste ostentatoire, une pratique exaspérante de la fainéantise. Werther parle d'amour et de mort, de l'art, de la nature, qui sont pour lui des réalités vivantes et vécues. Wibeau, lui, réclame le droit d'écouter une musique criarde et syncopée, de ne pas aller chez le coiffeur et de traîner en jeans (tenue à propos de laquelle il se livre – c'est l'un des passages les plus réussis du livre – à une exhibition de snobisme qui ne le cède en rien aux subtilités salonnardes des personnages de Proust ; la jeunesse comme valeur absolue ayant pris la place tenue dans l'esprit des snobs proustiens par la situation mondaine). Wibeau confond la liberté authentique avec le loisir à la dérive de l'existence (pauvrement) esthétique. Lorsqu'il éprouve l'expansion du moi, ce n'est pas comme Werther dans une forêt muée en cathédrale de l'intériorité, mais en allant écouter le soir la musique beat de la « Grosse Melodie » (« Ich war echt high »).

- 15 La même différence de niveau se retrouve dans les morts des deux personnages. La destinée de Werther est l'échec magnifié, existentiel, grandiose, funèbre. Wibeau est simplement ulcéré par ce que les Allemands appellent un « Reinfall », un « bide » modérément cuisant, et c'est un entêtement de bricoleur cabochard qui l'expédie dans l'autre monde.
- 16 L'un des ressorts les plus efficaces du comique dans *Die neuen Leiden* est l'évaluation esthétique du *Werther* par Edgar. Évaluation instinctive, immédiate, irrationnelle par la force des choses. Son expression initiale est le rejet pur et simple de la rhétorique de l'Empfindsamkeit, de la parole telle que la met en œuvre la Sensibilité fervente et frémissante du pré-romantisme. Le rejet est formulé avec une grossièreté apodictique non exempte de pose, répondant à un besoin juvénile de se valoriser à bon compte. On remarque cependant que Wibeau, s'il est d'abord imperméable aux connotations, à la poésie du texte goethéen, s'intéresse presque tout de suite à son aspect dénotatif, à ce qu'il estime être le message du texte. Après avoir utilisé les premières pages de l'édition à bon marché dans un contexte anal, il se met alors à lire le livre d'un bout à l'autre, en trois heures. Autant dire qu'il n'est jamais question de sa part d'une mise en perspective, condition d'un minimum de recul critique. Étant donné sa situation socio-linguistique, Edgar est bizarrement inconscient du statut fictionnel des œuvres littéraires. Il prend pour argent comptant les biographies imaginaires de Werther et de Holden Caulfield, supposant même à propos de ce dernier que son prénom et son patronyme sont un déguisement de « Salinger », racontant ce qui lui serait effectivement arrivé. Il ignorera toujours que Werther est un personnage imaginé par un grand auteur nommé Goethe, car la page de titre du volume a disparu dans la cuvette des WC.
- 17 Faute d'un outillage conceptuel approprié, Wibeau ne peut naturellement pas même esquisser une analyse du pouvoir contestataire rayonné par « Old Werther », personnage qui demeure à ses yeux mystérieusement antédiluvien. Mais Wibeau sera néanmoins transformé, pour la deuxième fois (la première étant l'expérience « Salinger ») en lecteur : il accédera à une compréhension informulée de l'essence de l'œuvre littéraire, comprenant d'instinct que Werther exprime infiniment mieux que lui-même ne saurait jamais le faire le négativisme qui habite le « jeune W. ».

NOTES

1. Cf. Wolff, J., *Materialien. Die neuen Leiden des jungen W.*, Stuttgart : Klett, 1980, p. 26-32.
2. Favier, G., « Hybris et fierté. La parodie des classiques chez Ulrich Plenzdorf », in : *Recherches Germaniques*, Strasbourg, 1979, n°9, p. 205-233.
3. Plenzdorf, Ulrich, *Die neuen Leiden des jungen W.*, Frankfurt/M : Suhrkamp, 1975, p. 82.
4. « Goethe's 'Werther' », in *Altes und Neues. Kleine Prosa aus fünf Jahrzehnten*, Stockholmer Gesamtausgabe, Frankfurt/M : S. Fischer Verlag, 1961, p. 195.
5. Schumann, A., « Ulrich Plenzdorf : Die neuen Leiden des jungen W. Versuch einer linguistisch-pragmatischen Interpretation », *Recherches Germaniques*, 1974, n°4, p. 157-158.

RÉSUMÉS

Les thèmes du Divin et de la Nature sont absents du roman de Plenzdorf. Mais le protagoniste Edgar Wibeau, un jeune de la RDA, dont le niveau intellectuel est à vrai dire bien inférieur à celui du Werther goethéen, se sent néanmoins, en sa qualité d'outsider, doté d'un tempérament « génial » en quelque sorte. C'est pourquoi il devient, par l'effet d'un hasard, un lecteur interloqué, puis enthousiaste, du roman du jeune Goethe. Après une réaction initiale de rejet véhément, il s'approprie le langage de « Werther » pour émettre à la ronde des citations : il utilise le discours de la Sensibilité pré-romantique au service de sa revendication identitaire. Les passages qu'il cite fonctionnent comme expression de sa contestation du monde du travail et des finalités techniques et lui permettent de se singulariser à bon compte. Un autre livre, la traduction allemande de *L'Attrape-cœurs* de Jerome D. Salinger, le livre préféré d'Edgar, décrit dans le jargon de la langue parlée, dans un colloquial américain gouailleux et vulgaire, un autre destin modèle à rebours, celui d'un adolescent rebelle. Edgar y trouve le paradigme gratifiant d'une pratique de la désacralisation permanente par la révolte surtout verbale contre le monde des adultes et son conformisme répressif. Il ne s'agit pas en premier lieu de politique, mais plutôt d'une affirmation narcissique du moi, dirigée contre n'importe quelle forme de consensus social imposé.

Im Plenzdorf-Roman sind die Themen Gott und Natur nicht präsent, aber der Protagonist Edgar Wibeau, ein DDR-Jugendlicher von allerdings bescheidenerem intellektuellem Niveau als die Goethesche Wertherfigur, empfindet sich trotzdem als irgendwie genialischer Aussenseiter und wird so aus Zufall zu einem erst verdutzten, dann allmählich begeisterten Leser des Goethe-Romans. Er eignet sich nach anfänglicher heftiger Abwehr gegen die Werther-Sprache diese an und wirft mit Zitaten um sich her, da er den Diskurs der Empfindsamkeit als Ausdruck seines Identitätsanspruchs benutzt. Die « Werther »-Passagen, die er zitiert, funktionieren als Ausdruck seines Protestes gegen die Arbeits- und Zweckwelt, wobei er eine billige Selbstdarstellung treibt. Ein anderes Buch, die deutsche Übersetzung des amerikanischen Romans *Der Fänger im Roggen*, Edgars Lieblingsbuch, schildert in jargonhafter Sprechsprache, in einem schnoddrig-ordinären colloquial american, ebenfalls das verkehrt modellhafte Schicksal eines rebellischen Halbwüchsigen und befriedigt Wibeau durch das Vorleben der permanenten Entsublimation, durch die vorwiegend verbale Rebellion gegen die Erwachsenenwelt und ihren repressiven Konformismus. Dabei geht es nicht primär um Politik, sondern eher um narzisstische Selbstbehauptung gegen einen beliebigen aufgezwungenen gesellschaftlichen Konsens.

AUTEUR

PIERRE VAYDAT

Université Charles-de-Gaulle – Lille 3